

LICIE PAUL -MARGUERITTE

PROVERBES
KURDES

D'apres les themes recueillis

Par L'Emir

KAMURAN BEDIR KHAN

Institut kurde de Paris

LUCIE PAUL-MARGUERITE

6EN 1987

PROVERBES

KURDES

D'APRÈS LES THÈMES RECUEILLIS

PAR L'ÉMIR

KAMURAN BEDIR KHAN



ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT

FONDS
M. REMZI BUCAK

INSTITUT KURDE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE

Band

Institut kurde de Paris

Proverbes kurdes

*Il a été tiré de cet ouvrage
25 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma,
numérotés de 1 à 25.*

ŒUVRES DE LUCIE PAUL-MARGUERITTE

Romans.

- Le Singe et son Violon. Chez Albin Michel. Roman illustré par Charles Martin.
Le Chemin des écolières. Chez Albin Michel. (Épuisé.)
Les Colombes. Chez Albin Michel.
La Jeune fille mal élevée. Chez Flammarion. (150° mille.)
La Chèvre folle. Chez Flammarion. (170° mille.)
Les Leçons de l'amant. Chez Flammarion. (100° mille.)
Pensionnat de Jeunes filles. Chez Albin Michel. (25° mille.)
Le Piège d'amour. A la Nouvelle Revue Critique.
L'Amant démasqué. A la Nouvelle Revue Critique.
La Lanterne chinoise. Chez Baudinière.

Contes, Dialogues, Impressions, Documentation.

- Les Caprices du hasard. Contes. Chez Flammarion.
La Déception amoureuse. Contes. Chez Albin Michel.
Quand ils n'entendent pas. Dialogues. Chez Flammarion.
Souvent femme varie. Dialogues. Chez Flammarion.
L'Amour et les saisons. Impressions. Chez Flammarion.
Entrez dans la ronde. Impressions. Chez Lahure.
Paillettes. Réflexions sur la vie. Chez Sansot.
Le Miroir magique. Poèmes. Chez Piazza. Édition ex-orientale Lux.
Le Lama rouge. Contes chinois. A l'Abeille d'or. Illustrés par G. Hauchecorne.

Les Plaisirs contrariés. Contes chinois, illustrés de peintures sur soie.
Amour filial. Contes chinois, illustrés de peintures sur soie. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Les Contes merveilleux de la Chine. Illustrés par André Cottin. Édition Nilsson.

Les Chants berbères du Maroc. Préface de M. Lucien Saint, Sénateur. Chez Berger-Levrault.

Théâtre.

Sylvette ou Sylvie? Un acte. Théâtre Comœdia. Librairie théâtrale.

Hasard. Un acte. Studio des Champs-Élysées.

Un Bouquet perdu. Un acte. Studio des Champs-Élysées. Librairie théâtrale.

Les Concubines. Un acte. Studio des Champs-Élysées.

Quand elles parlent d'amour. Un acte. Théâtre Albert-1^{er}.

Le Chrysanthème blanc. Deux actes. Théâtre Albert 1^{er}.

Rivales. Un acte et deux tableaux. Théâtre Albert-1^{er}.

Une partie de plaisir. Comédie en un acte. Gala de la pièce en un acte.

En préparation.

Servies nature, sketches et portraits.

Variations sur l'amour.

Une femme. Roman.

Zine et Memm, légende kurde, en collaboration avec l'Émir Kamuran Bedir Khan.

Proverbes kurdes

PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE
SUR LA POÉSIE KURDE

PAR

LUCIE PAUL-MARGUERITTE

ET

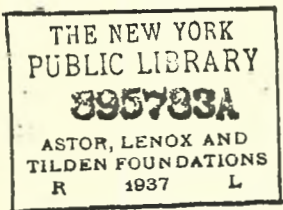
L'ÉMIR KAMURAN BEDIR KHAN

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

PARIS
ÉDITIONS BERGER-LEVRULT

5, Rue Auguste-Comte (6^e)

1937
EXF



Étude sur la Poésie kurde

Les Kurdes occupent une grande partie du plateau d'Iran.

Ce plateau, encerclé par de hautes chaînes de montagnes, fut le berceau de la race aryenne et, de tout temps, le trait d'union entre l'Orient et l'Occident. Entouré de brumes et de légendes, le Mont Ararat, centre de la dernière révolution nationale Kurde, s'enorgueillit d'avoir sauvé le genre humain.

Chez ces anciens Mèdes, l'année commence avec le printemps et le nouvel éphéméride est un hommage à la nature. Les bourrasques et les neiges, les vents glacés cessent alors comme un mirage.

Les sources dégelées bondissent vers les plaines.

Copyright by Editions Berger-Levrault, 1936.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation rigoureusement réservés pour tous pays.

POÉSIE KURDE

1

Blanc. 24 April 1937

La neige, vaincue, ne règne plus que sur les hautes cimes. La terre, en quelques jours, se couvre de fleurs, roses, iris, églantines. Les moutons grimpent à l'assaut des pentes émaillées de pensées et de pâquerettes, le soleil luit sur un monde de couleurs. L'esprit des hommes s'éveille. Le cœur des femmes bat plus fort, grisé par la beauté d'un ciel purifié sur des montagnes allant de deux à cinq mille mètres d'altitude; tout le peuple chante.

Les Kurdes sont poètes. Sensibles au rythme et à la forme, très émotifs, ils célèbrent la nature ressuscitée sous les champs de violettes et de lys. Ils chantent aussi les travaux de la terre rebelle et la liberté à laquelle ils aspirent.

C'est que la Patrie kurde (400.000 kilomètres carrés, 9.000.000 d'habitants) se trouve divisée entre la Perse, la Turquie et l'Irak.

M. F. Charmoy, Kurdologue éminent, professeur à l'Institut Asiatique de Saint-Petersbourg et membre de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Petersbourg (1), nous parle ainsi des Kurdes.

(1) Voir l'avant propos au Cherefnamé de son Histoire des Kurdes publiée en 1868-1875 à Saint-Petersbourg.

« Parmi les peuples qui ont figuré successivement sur la scène du monde, il en est, tels que les Égyptiens, dont le souvenir a été transmis à la postérité la plus reculée par les monuments remarquables qui témoignent de leur antique splendeur. D'autres, tels que les Grecs et les Romains, ont suscité notre admiration par leurs progrès dans les arts et les sciences, par la sagesse de leurs lois et de leurs institutions politiques, si bien que leur nom se rattache à tout ce que l'histoire nous offre de grand et d'héroïque.

« Il est d'autres nations qui ne se sont fait connaître que par leur génie dévastateur et par les ravages qu'elles ont exercés dans les pays que sillonnaient leurs hordes altérées de sang et avides de pillages : tels furent les Huns sous Attila, et les Mongols ou Tartares, qui, sous la conduite de leurs fameux conquérants Gèngis-Khan et Batou, ont laissé de sanglants vestiges dans les vastes régions qu'ils ont parcourues en vainqueurs.

« D'autres enfin, sans avoir conquis cette triste célébrité, se sont distingués par leur génie belliqueux et par la bravoure de quelques-uns de leurs grands capitaines auxquels ils doivent d'avoir donné

des Souverains à divers États de l'Asie et de l'Afrique. Ainsi furent les Kurdes qui s'illustrèrent dans la plus haute antiquité par les exploits fabuleux de Rustem, considéré à juste titre comme l'Hercule de la Perse, et par les hauts faits plus récents de Saladin et de son frère El-Mélik-El-Adil, lesquels se rattachent aux héros Européens de la seconde croisade, et à maints guerriers valeureux honorés dans les fastes de la Chrétienté. Cette même nation a donné le jour au généreux Quérim-Kahn ⁽¹⁾ et à l'érudit Iben-El-Essir de Djézireh, au célèbre Ebul Féda, prince Eyoubi de Hama, historien et géographe : enfin à l'élégant historiographe Idrisé Bitlissi ».

L'abbé Paul Beider, dans sa grammaire kurde (Paris 1925) exprime cet éloge :

« Allègre, harmonieuse, simple, précise, riche et variée, facile à apprendre, cette langue captive et elle a son charme.

« Ses proverbes admirables ont une grande vogue. Ils forment la base et le nœud de toute la

(1) Quérim-Kahn fut le fondateur de la dynastie des Zendes et le Titus de la Perse (2^e moitié du XVIII^e siècle).

conversation, ils sont vraiment l'apanage de la langue kurde.

« Sur toute chose, sur toute matière, le Kurde a un proverbe. Ces proverbes servent de code et de règle de vie. La sagesse des Kurdes a tout vu et tout dit dès les premiers temps. La langue kurde est foncièrement poétique et sa poésie éloquente embrasse toutes les branches. »

La langue kurde est une langue aryenne du groupe Iranien. Elle a sa place à part et bien à elle, aussi loin de l'arabe que du turc.

Si l'on circonscrit le territoire où naquirent les plus anciennes langues aryennes, on voit qu'il englobe la partie du Kurdistan qui se trouve actuellement sous l'occupation turque et persane, entre Diar-békir et Khorassan.

Entre la langue kurde et les langues aryennes existent de nombreuses similitudes. En voici quelques exemples :

<u>Kurde</u>	<u>Français</u>	<u>Italien</u>
Per	père	padre
Mak	mère	madre
Bra	frère	fratello, frate
Dé	mère (Dieu)	madre (dio)
Sim	cime	cima

<i>Kurde</i>	<i>Français</i>	<i>Italien</i>
Lêv	lèvre	labbro
Pol	épaule	spalla
Dan	donner	darer
Kurt	court	corto

L'ancienne civilisation kurde, commence à se manifester cinq siècles avant J.-C.

A cette époque, les Kurdes partagent avec les peuples iraniens la grande culture Zoroastrienne. Toutefois, ce n'est qu'à partir du X^e siècle que nous pouvons suivre le développement de leur littérature. On distingue alors dans le domaine des Lettres, trois groupes d'animateurs.

I. Ceux qui écrivent en langue kurde, persane, arabe et turque, la religion islamique abolissant les frontières nationales.

II. Ceux qui écrivent en un kurde accessible surtout à l'élite.

III. Ceux qui s'adressent à la foule des illettrés. Ces conteurs populaires, en des légendes, montrent la force des traditions et l'amour chaud, simple et sincère du peuple.

Dès le VII^e siècle, Mahomet, le fondateur de l'Islam, proclamait la fraternité des croyants.

Les gouvernements qui lui succédèrent : les Oméyades, les Abasites, les Seldjoukites, les Ottomans jusqu'en 1918 continuent à mêler dans une foi commune les génies de ces différentes races arabes, kurdes, turques, albanaises, circassiennes.

Cet état de choses n'a pu tout à fait empêcher le développement de certains peuples islamiques dans leur cadre national. L'histoire témoigne que ces peuples se ressaisirent pour lutter contre un enseignement qui menaçait leurs traditions. Exhumant du passé leurs monuments littéraires, ils renouvelèrent ainsi le sang de leur veine nationale.

La littérature classique turque doit presque toute sa formation à Fouzouli, Nefî, Nabi.

La littérature arabe contemporaine compte trois grands poètes kurdes : Chewki d'Égypte (couronné roi des poètes arabes), Zéhawi de Bagdad, et Hayred-Din de Damas.

Dans la versification kurde, ce qui compte essentiellement, c'est la valeur des sons et non point le nombre des syllabes.

La césure montre parfois des variations riches.

Les rimes, qui consistent en l'homophonie des mots terminant deux vers, peuvent être jumelles ou

alternées. Le vers libre est également employé. On use en kurde de presque toutes les formes poétiques admises.

C'est au X^e siècle que nous voyons fleurir, avec une génération de poètes féconds, la poésie classique kurde.

Malgré les interdictions politiques, — en Turquie et en Perse notamment, — malgré la fermeture des écoles nationales, l'élan donné au X^e siècle par un ardent poète, A. Termouki, se manifeste encore de nos jours.

Artiste magique aux touchantes harmonies, noble et délicat ciseleur, ce Ronsard kurde extrêmement soucieux des formes poétiques, en dotant sa langue d'une grammaire, a établi les bases de la littérature nationale.

Citons de lui quelques poèmes :

UN SEUL MOT

I

*Rustem, hier, vint se promener dans mon jardin
Aux premières clartés de l'aube.
— O héros de notre antique gloire,*

8

*Ai-je dit, verse sur moi l'eau sacrée
Puisée à la source des Immortels,
Car je veux vivre encore
Lorsque, sur mon tombeau,
Le vent d'automne viendra souffler.*

II

*Rustem souriait en me regardant.
Je crus qu'il se moquait.
— Poète, m'a-t-il dit d'une voix grave,
Tu possèdes un don précieux entre tous :
L'émotion qui t'inspire.
Un seul mot te fera vivre
Dans la mémoire des hommes
Plus longtemps que la gloire des combats.*



LA CHANSON DE MA TERRE

*Elles sont longues les routes des siècles,
Elle est sans fin, la vie des peuples.*

*J'ai trouvé les vestiges miraculeux
De ta langue si belle, ô mon peuple,*

9

*En contemplant le bleu
De tes eaux et de ton ciel pur.*

*Tant d'orages, tant de cris,
Tant de mots inconnus à nos oreilles...
La nuit était longue et l'horizon gris!
Mais comme il est merveilleux le réveil !*

*Souffle en cette flûte,
De ses rythmes doux tombent des perles
Plus belles que celles qui dorment dans la nuit*
[des mers.]

*Sur les plateaux de cette terre,
Mot kurde, toi seul n'es pas éphémère.*



LE COLLIER DE RUBIS

I

*Les mots kurdes sont des rubis, Péri-Kahn
Je te ferai un collier de ce métal.
L'ivresse du vin passera,
Et aussi ta jeunesse, ma Péri-Kahn
Et puis tu vieilliras, tristement solitaire,
Ce collier te rappellera mon amour.*

II

*Ta fille le portera plus tard.
Le printemps nouveau y reflètera des roses fraîches
Ta petite fille aussi en fera sa parure.
Le collier de ces vers où j'imprime ton nom
Te rendra peut-être immortelle
Dans la mémoire des hommes.*

III

*Quand on ne pense qu'à l'amour,
L'amour devient détresse,
La mort apparaît redoutable,
Mais souvent on pense à la mort.
Sous les saules qui désignent
Le parcours du ruisseau,
Moi, j'élève ma pensée vers Dieu.
Et dans mon cœur luit une clarté
Pareille à la lumière des cieux.*

IV

*Comme un enfant sautillant,
Le sentier descend de la montagne
Accompagné par le ruisseau qui chante.*

*Ainsi gaiement s'écoule notre jeunesse :
Un peu d'ivresse, un peu de rire,
Puis on revient des monts du rêve,
Et l'azur se ternit.
On ne voit plus sourire les astres.
C'est infiniment triste.
Sans la vieillesse, j'admettrais la mort.*

Les Orientalistes considèrent A. Termouki
comme un des plus grand poètes de l'Orient.

Voici d'autres poèmes qui nous donnent un
aperçu des œuvres de cette période.

SI LA VIE EST UN RÊVE

I

*Si la vie est un rêve,
Si vivre, c'est souffrir et mourir,
Respire le parfum des roses ;
Caresse les cheveux doux comme la soie.
Regarde se lever l'aurore.
Que ton cœur et ton corps frissonnent...
Et tu auras vécu.*

12

II

*Si le vent portait le souffle des morts,
Et l'ombre des martyrs,
On voudrait devenir meilleur.
Mais les morts nous oublent.
La vie n'est qu'un tamis,
Agitez-le ! Trois grains demeurent :
La bonté, la tendresse et l'amour.*

III

*Nemrod a construit des tours élevées,
Pour atteindre au sanctuaire de la divinité !
Il s'éveilla de son rêve absurde
En voyant écrit en lettres de feu
Sur les pierres amoncelées :
« Pour approcher du Créateur,
Écoutons la voix de nos cœurs. »*

IV

*Aie pitié de nous, Seigneur,
Répands sur nous la source de ton pardon.
Ne nous laisse pas nous endormir dans le péché.
Dis-nous plutôt comment,
De notre cœur fangeux jaillira la lumière.*

13

V

*On prétend que la terre est un lieu d'expiation.
Les innocents y portent le poids des fautes
Commises par les générations passées.
Tel un arbre, le cœur devrait oublier
Que ses fleurs se sont fanées dans la boue
Que ses branches ont été brisées par la tempête.*

IV

*Notre religion nous fait espérer un paradis,
Où l'ombre sous les arbres est dense,
Où l'eau des fleuves est douce comme le miel :
Où des filles jolies comme des anges se pavanent.
Quand j'aperçois les sources
Et les femmes de mon pays,
Je crois déjà pénétrer
Dans la terre promise.*

Au XII^e siècle, en 1160, M. Djeziri, par la perfection de son style, donna la mesure de son génie en des vers profonds et philosophiques pleins de lyrisme.

En 1302 et en 1376, avec F. Teyran et Mehmûde, la mythologie kurde, les épopées, les

légendes populaires s'imposent au monde officiel.

Du X^e siècle au XVI^e siècle, la littérature classique continue son évolution. L'élite se découvre un cœur kurde, une conscience nationale. Et bientôt on voit apparaître⁽¹⁾, fougueux idéologue, le poète A. Khani, le plus classique et le plus populaire de tous les poètes kurdes.

Son œuvre principale, outre le dictionnaire kurde, est un long et brûlant thème dramatique intitulé *Zine et Memm*, ancien poème autrefois chanté par les troubadours, sous le titre de Memm Alan. Les belles châtelaines, les nobles chevaliers s'attendrissaient aux péripéties de cette émouvante histoire.

Le poète rajeunit cette légende où le héros de la tragédie représente le peuple cherchant à conquérir la liberté personnifiée par l'inaccessible princesse.

A travers ce récit délicat et grave, simple et pathétique, le poète aspire à faire entendre la voix d'un peuple indépendant et fort sur une terre libre et unifiée.

Certains vers font allusion aux poètes du premier groupe trop occupés à recueillir les perles des maîtres.

« Si ce fruit (mon œuvre) n'est pas assez coloré ou parfumé, dit le poète, il est kurde, et cela est assez pour le but que je me propose. »

Et encore :

« Je suis un simple artisan, et non un bijoutier mais je suis autodidacte et fils de mon peuple. »

Dans l'introduction il écrit ces lignes :

« Pouvons-nous espérer que la chance un jour nous favorisera et que nous nous réveillerons de notre léthargie ?

« Qu'un sauveur sortira enfin d'entre nous ? Que la valeur de notre sabre sera appréciée ? Que notre art et savoir auront des admirateurs ? Que notre mal trouvera son remède et notre culture un terrain propice ? »

Au cours du récit, le poète traduit ainsi le sentiment du peuple :

« Le lion doit croire à la force de sa patte, car ce n'est pas le saint esprit qui jamais le sauvera de sa misère. »

Ismail succède à A. Khani au XVI^e et au XVII^e siècle. Par son amour et sa compréhension

de la nature, son lyrisme plein de grâce et d'élégance, ce poète créa cette œuvre immortelle « *Les chants des roses* », qui marque l'apogée du lyrisme kurde.

Au XVII^e siècle, Chérif-Khan apporte la contribution des nobles à la littérature kurde.

Au XVIII^e siècle, Mirâd-Khan marque la fin de la période classique.

Au XIX^e siècle, avec H. Kadir, Ch. Riza, Mewlewi, et grand nombre de poètes, le romantisme, le réalisme, et le symbolisme sont représentés.

Dans une œuvre intitulée : « *Le livre de mon peuple* », H. Kadir, un des plus remarquables poètes kurdes s'apitoie sur la souffrance nationale et combat le fanatisme islamique dressé devant l'élan d'un peuple avide d'exploits.

Les poètes de cette période écrivent dans une langue qui, bientôt, réalisera l'unité de la langue littéraire et parlée.

Voici quelques poèmes de H. Kadir.

LE PRINTEMPS

*J'ai dit à mon destin qui sommeillait :
Pour l'amour de Dieu lève-toi,
Cesse de dormir, et viens !
Le printemps est dans toute sa vigueur,
Les montagnes et les prairies de la patrie
Sont émaillées de tulipes et de narcisses.
Formidables et majestueux les nuages se meuvent,
Et les pluies se préparent.
Les montagnes retentissent de cris sonores
Et les ruisseaux prolongent l'écho de ces clameurs.
La terre est ravinée par les torrents,
Et par les eaux des sources,
De la coupole du ciel, jaillissent les éclairs et la
[foudre.

Les bourgeons fêtent le vent,
Qui apporte les germes et l'espérance,
Au sommet des montagnes,
Les fleurs s'annoncent dans les boutons naissants.
De la coupe des narcisses et des jasmins
Fusent les rosiers fragiles*

*Qui égrènent en collier des perles blanches et
[rouges.
La rose est prête à répandre ses semences dorées,
La joie et le bonheur sourient
Comme les invités au festin des noces.
Habillées de pourpre, les fleurs
Se balancent harmonieuses.
Du rouge qui pare la joue d'une belle
La tulipe farde le gazon.
Sur la montagne éclosent les fleurs du grenadier
Les sources et les fontaines bouillonnent.
La forteresse argentée des montagnes
Brusquement est détruite,
Sous l'avalanche des mille fleurettes, qui sur les
[pentes
Établissent leur campement comme des soldats.
Imitant la révolution de la lune et des astres,
Les oies et les canards sur les eaux du lac vont
[et viennent
Dans le doux murmure des eaux et des brises.
La végétation s'amollit et pâme,
Les cigognes et les grues, les dindons sauvages,
En suivant leurs trois guides s'avancent
En armée triangulaire.*

*Les perdrix volent et les milans crient.
Les bœufs sauvages, de leurs sabots,
Grattent le sol et mugissent.
Tous ces bruit font, dans la nature
Un concert harmonieux.
Au ciel, dans leurs palais vaporeux,
Les anges s'émerveillent.
La joie rythme leurs pas dansants.
Et lorsque devant une cabane,
Un grand feu élève ses flammes jusqu'aux
[branches.
Les étoiles, tout en haut palpitent de crainte,
Et Vénus et Orion pâlisent !*

Le poète nonchalant jetant un regard sur la vie,
s'exprime ainsi :

PLUS TARD

*Nous aussi, nous mourrons, mais que serons-nous
[devenus ?
Ce jour et cette nuit préparent l'avenir.
Demain dans les villes, on dressera des étalages :
Celui-ci vendra, celui-ci achètera.*

*Celui-ci a perdu son père,
Il se déchire la poitrine.
Celui-là est heureux avec sa nouvelle bien-aimée
A laquelle il offre des roses.
Oh ! sans doute le monde a construit
Un grand moulin pour nous moudre.
Il tourne ! Il tourne !
Une génération s'en va, une autre arrive,
Et nul ne sait quand prendra fin ce désordre
[infini,
Chacun de nous meurt sans rien savoir.
Alors cesse de te tourmenter.
Le pèlerin ⁽¹⁾ de l'autre côté
N'en saura pas d'avantage.
Le destin nous met à la gorge,
Un collier bigarré, qu'on appelle nuit et jour.
Le soleil de notre vie bientôt s'éteindra.
Ayons la sagesse d'être sans désirs aux portes de
[la nuit,*

Ce poète réaliste qui considère la vie comme
une évolution continue réproouve le fanatisme
religieux

(1) Le poète se désigne ainsi.

« Nos prêtres et nos théologiens, dit-il, n'aiment ni l'art ni la science Ils se défient de ce qui exige un examen approfondi. Ceux qui se vouent à de telles études sont traités par eux de menteurs et de prestidigitateurs. Mais, bien entendu, ils font exception pour leur catégorie. »

*Tous ces couvents et tous ces monastères
En fin de compte à quoi servent-ils ?
Sinon à paresser,
Et à accumuler des richesses.
On ne nous permet pas d'approfondir
Les idées de leurs moines,
Nous servent-ils du poison ou du contre-poison ?
L'or ne craint pas de s'offrir à l'examen,
Nous devrions avoir le droit de savoir,
Si ces gens sont des constructeurs de routes
Ou des bandits de grands chemins.
Etc, etc...*

Pour en finir avec les poètes de cette génération voici un quatrain de Mewlewi :

*Quand l'œil du visage est insuffisant,
L'œil du cœur le remplace,
On peut guérir l'œil du visage,
Pour l'œil du cœur il n'est pas de remèdes.*

C'est à la génération contemporaine (depuis 1909) que revient l'honneur d'avoir achevé l'évolution commencée par A. Khani au XVI^e siècle.

A côté des poètes traditionalistes et nationalistes d'aujourd'hui, un grand nombre de poètes modernes appartiennent aux écoles réaliste, symboliste et impressionniste, tels sont Goran, Piroute, Djegerwxin, Esiri, Bèkes, E. Boti, K. Djan, E. Jiló, Behmem Zerdecht, et l'Émir, K. A. Bedir-Khan.

Le Folklore kurde très riche, en légendes, chants et berceuses, récits, nouvelles, dont les auteurs, hommes ou femmes, sont généralement inconnus comporte plusieurs genres.

I. Les légendes à longues phrases rimant entre elles et ne tenant pas strictement compte du nombre de syllabes. Ces légendes sont contées par des narrateurs dans les villages.

II. Les poèmes et chansons d'amour purement lyriques composés en grande partie par les femmes, et mis en musique par elles. Leur sentimentalité s'allie parfois au sentiment patriotique ainsi qu'en témoignent ces lignes :

*« O bien aimée, laisse rouler tes cheveux
Dans le vent qui souffle des cimes.
Étends-toi sur ce gazon vert,
Oublions la misère des villages brûlés
Et des cœurs ravagés.
Et laisse-moi m'enivrer de la blancheur de ta
[chair
Pareille à la neige printanière
A l'ombre d'un rocher. »*

III. Les chansons de guerre, les épopées qui chantent aussi l'amour. Chaque région a la sienne. Les sujets se ressemblent tous : un héros part pour la guerre, sa fiancée reste à la maison. Elle chante les péripéties de l'action et les faits d'armes du héros

La *Chanson du Cavalier* est chantée à l'instant du départ pour la guerre.

IV. Les poèmes de danses, chansons satiriques

ayant pour thème l'amour, la nostalgie, la trahison, la beauté de la femme, et de la nature.

V. Les Cantiques avec musique religieuse, en l'honneur d'une marche ou d'une danse religieuse.

VI. Les chansons célébrant le printemps. Celles-ci contiennent des scènes qui se jouent sous les arbres parmi les fleurs des prairies.

VII. Les chansons d'adieu à la nature, au printemps, aux couleurs, aux fleurs et à l'automne.

VIII. Les poèmes chantés par les jeunes filles tissant devant leur métier les beaux tapis du pays.

IX. Les chansons des moissonneurs et des vigneronniers qui imitent dans leurs rythmes musicaux, les mouvements du travail.

X. Les airs funèbres improvisés, et chantés par les femmes.

XI. Les berceuses, généralement composées par les femmes.

XII. Les ballades et les satires.

Voici quelques uns de ces chants populaires :

Devant le seuil de la porte, le mari qui doit prendre part à une révolution à main armée s'adresse à sa femme en ses termes :

Lui.

O ma taille svelte, ma belle blanche, ma gra-
[cieuse blonde,
Si je t'abandonne à l'ombre de cet arbre,
Où j'ai senti se poser sur moi, ton premier regard,
Si je t'abandonne devant cette fontaine qui mur-
[mure

Pour envoyer de frais saluts au gazon,
Devant cette fontaine où tes yeux
Me sourirent pour la première fois,
Si je t'abandonne près de cette source jaillissante
Où tu t'es assise à côté de moi, pour la première
[fois,

C'est que, mon cœur triste te dit :
« Lis dans mes yeux un serment
D'autant plus sincère que mes lèvres ne l'expri-
[ment pas.
Crois en cet homme dont le cœur est digne de ton
[amour,
Et digne de l'amour de son peuple. »

Elle.

Pourquoi m'abandonnes-tu ?

26

Ne veux-tu pas entendre le premier cri de ton
[enfant ?

Si c'est à Dieu que je dois la vie,
C'est à toi que je dois d'avoir un foyer,
C'est toi qui as mis le sourire de la femme
Sur mes lèvres vierges.
Ne t'en vas pas. Reste avec moi !
Je suis si jeune encore...
Les années ne m'ont pas appris
A me consoler dans la solitude.

Lui.

O ma taille svelte, ma gracieuse blonde,
Comme tu es éloquente !
Tes baisers me faisaient frissonner,
Ils m'atteignaient au cœur.
Tes mots me bouleversent.
A l'instant où j'ai besoin de tout mon courage
Tu me rends plus amère notre séparation.
Comme la mort nous arrache à la vie,
Mon devoir m'arrache à tes bras.
Calme le feu de ton amour,
Ne m'afflige plus par ton chagrin
Qui rend le mien plus intolérable encore.

27

L'heure du sacrifice est venue.
O toi, ma svelte, ma blanche, ma boucle dorée,
Ma tête bien peignée, bien parfumée...
Toi, qui as su éveiller mon amour,
Fais naître dans mon âme une énergie invincible,
Prononce le mot que j'attends de ta bouche,
Greffe-le en moi.
Et de toute ta confiance de femme amoureuse,
Embrasse-moi !

Elle.

Sôme ! Sôme ! Écoute mes sanglots !
Sois sensible à mon désespoir !
Ne feins pas d'être sourd,
Ne violente pas ton cœur,
Quand le soleil, à l'horizon
Enverra son dernier rayon pâli,
Mes voisins, le soir fermeront leur porte.
Deux larmes alors, jailliront de mes yeux.
Rien ne pourra me consoler.
Je pleurerai peut-être ainsi,
Jusqu'à l'âge où mes couleurs pâliront.
Plus tard, ton enfant me quittera
Je le supplierai en tremblant de rester avec moi,

Car j'aurai connu la souffrance qu'on ne peut
[endurer deux fois.
Il s'étonnera que sa mère,
Veuille l'empêcher de suivre le chemin qu'a pris
[son père.

Lui.

Oh ! ma taille svelte, ma tendre blanche ;
Il est triste que le printemps songe à l'automne,
Et que l'été se souvienne de l'hiver.
Mais rassure-toi, je reviendrai
Pour cueillir les raisins mûrs.
Si tous les guerriers mouraient, on ne ferait plus
[de guerre.
Penche-toi vers moi, écoute encore une fois,
Ce cœur qui ne bat que pour toi.
L'homme que tu aimes est heureux pour toujours.
Oh ! femme tendre aux boucles parfumées,
Toi, que je n'oublierai jamais,
Sache que mon cœur te sera fidèle jusqu'à la mort,
Fidèle encore sous la pierre du tombeau.

Voici maintenant une chanson à danser. E le
sîntitule Richko, du nom de l'homme auquel sa

femme décoche cette sirvente car la comparaison s'impose entre la poésie satirique des troubadours et cette forme de poème des Kurdes, où l'amour féminin cherche à ridiculiser celui qui en est l'objet.

Richko.

I

Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime
[pas,

Parce que je ne peux pas aimer un vieil arbre
[qui a trop d'écorce.

Je ne peux pas chérir un homme à barbe ;
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime
[pas,

Parce que je ne peux pas chérir un homme à
[barbe.

II

Richko, porte ses ruines sur son visage,
Il a tenu l'étrier de mon cheval
Les gens en étaient ébahis.

Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime
[pas,

30

Parce que je ne peux pas aimer un homme à
[barbe.

III

Richko a la prétention de m'épouser
J'ai mis un mors à sa bouche et il m'obéit.
Les voisins nous observent.

Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime
[pas,

Parce que je ne peux pas aimer un homme à
[barbe.

IV

Portez Richko sur l'aire,
Jetez sur son dos la selle d'une jument !
Et ne me le ramenez pas avant l'été.

Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime
[pas,

Parce que je ne peux pas aimer un homme à
[barbe.

V

On n'est pas toujours insensible,
Le cœur a besoin d'amour...
Maintenant Richko, lève-toi, et va-t-en !

31

Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime
[pas,
Parce que je ne peux pas aimer un homme à
[barbe.

VI

Son amour tient du feu et des aiguilles,
Il fait dans les cœurs des blessures cruelles ;
Oh ! mes gaillards, ne tuez pas Richko !
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime
[pas,
Parce que je ne peux pas aimer un homme à
[barbe.

VII

Richko de retour d'Edène.
Exhibe à sa ceinture un poignard de Damas,
D'une courbe sans pareille.
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime
[pas,
Parce que je ne peux pas aimer un homme à
[barbe.

VIII

Emmenez Richko à la rivière,
Lavez sa tête avec l'eau et la cendre,

Et que son corps trempe dans la lessive !
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime
[pas,
Parce que je ne peux pas aimer un homme à
[barbe.



CHANSONS PATRIOTIQUES

I

Suivons les traces que forment ces gouttes de sang,
De nos frères, de nos oncles et de nos aïeux !
Comme les minutes pressées sur le cadran, serrons
[les rangs !
Mourir pour toi, Kurdistan, rien n'est plus beau !
Être maître chez soi, et fièrement chanter en
[Kurde
Dans la flamme de nos âmes célébrant la gloire,
De notre race millénaire, de notre terre chérie,
Être libre, aimer, croire et mourir.
Interroge cette fontaine, elle te dira
Que dans son murmure, il y a mille soupirs,
Mille larmes, mille révoltes et mille espérances.

*Elle te dira : « Un jour, nous aussi, nous allons
[rire. »*

*Croire, aimer, souffrir et mourir
Sont les astres de notre ciel !
Et les dogmes de notre foi
Et les thèmes des chansons de nos belles.*

II

*L'œil de mon cœur contemple les jardins,
La tristesse y règne, rien ne bouge,
Entre les arbres pâles, les vignes s'étendent à
[perte de vue.*

*Seule la joue de la grenade est rouge.
Les mois sont lourds, et les années amères,
Les villages sont en ruines, et les fontaines taries ;
Qu'importe ! on a tué nos mères,
Les pigeons sanglotent, et les louves hurlent.*

La poésie kurde, on le voit, n'est pas morte, et, dans la petite partie de Kurdistan qui se trouve en Russie, les poètes de l'école moderne contribuent à enrichir le trésor des lettres kurdes.



PROVERBES KURDES

recueillis en Syrie

PROVERBES

Une bonne réputation vaut tous les sacrifices. Conserve la tienne intacte à n'importe quel prix.



Si tu ne peux offrir du pain de blé, offre au moins des paroles suaves.



Sois le héros des héros et grimpe sur le rocher ⁽¹⁾.

(1) Chez les Kurdes, le vainqueur avait coutume de grimper sur un rocher pour y chanter ses exploits.

A toi le rocher! A moi le butin! ⁽¹⁾



Toi qui confies au passant la chair de ton âme, tu t'en repentiras.



Venge-toi sans retard! Ne laisse pas le crime impuni.



Si Dieu est ton ami, peu importe que ton sabre soit de bois.



Redoutez l'eau dormante, elle est plus dangereuse que l'eau vive.

(1) A toi l'honneur, à moi le profit.

Ne donne aucune foi aux paroles du prêtre, même si son turban est constellé de pierres précieuses.



Appuie-toi contre une pierre solidement attachée au sol.



Si tu ne frappais pas à la porte de ton voisin, il ne frapperait pas à la tienne.



Suffis-toi à toi-même et tu seras considéré.



Si tes oreilles ne retiennent pas les paroles des grands, tu verras bientôt pousser sur ton front deux cornes de chèvre.

Ce n'est pas avec des « si » qu'on attrape la rose des tresses blondes.



La racine peut devenir palme. Notre ennemi ne sera jamais notre ami.



Les nuits dorment, les ennemis veillent.



Un ennemi intelligent est préférable à un sot ami.



Mille amis, c'est peu. Un ennemi, c'est trop.



L'ennemi du père ne devient pas l'ami du fils.

Si l'un de tes yeux me repousse, mes deux yeux se détourneront de toi.



Le courage l'emporte sur le nombre.



Un assassin est peut-être moins coupable qu'un débiteur.



Le bélier est pour le couteau.



La mort est notre hôte.



Notre chien veut bien recevoir nos coups; il s'enfuit devant le bâton étranger.

Chaque prophète a prié pour son âme.



Quand l'ours vieillit, il devient le jouet
des oursons.



Si le pieu ne s'enfonce pas dans le sol,
prends un marteau.



La chèvre sans cornes ne supporte pas
longtemps l'injustice de la chèvre à cornes.



Avec un âne, tu possèdes un fils.
Avec un gendre, tu ne possèdes qu'un
âne.



La richesse gagnée indûment ne nous
permet pas de reposer nos os.

Le mouton ne pense qu'au couteau. Le
boucher ne pense qu'à la viande.



Le voisin a le pas sur les parents.



Il vaut mieux être mâle un seul jour
que femelle dix jours de suite.



Il vaut mieux être un coq durant un
jour que poule durant toute une année.



La richesse thésaurisée est celle des
tyrans.



Il s'est enrichi, c'est un fait, mais il a
brûlé tous les citoyens.

Les héros reviennent couverts de gloire.
Les masses reviennent chargées de richesses.



Serais-tu immense, ô richesse, tu n'entrerais pas dans le tombeau.



Dans la cage la plus dorée, l'oiseau soupire : « O ma patrie, ô ma patrie ! »



Damas est en sucre, mais la patrie est plus douce.



Quand le chat n'est pas à la maison, la souris est le chef des pasteurs.

— Pourquoi es-tu si ignorant ?
— Parce que je suis pauvre.



Chaque tresse blonde est suivie par une moustache blonde.



La mère du voleur frissonne deux fois : de joie et d'effroi.



Mange peu, mange souvent.



Une bouchée agréable est préférable à dix bouchées sans saveur.



Le sommeil, la souffrance et la faim sont nos plus cruels ennemis.

La femme est la colombe de la maison.



Marie-toi jeune, afin d'avoir de grands enfants alors que tu es jeune encore.



Femme et homme : bêche et pelle.



Que mon mari soit jeune, et je me moque pas mal que ma robe soit de cotonnade.



Dans une maison pleine d'enfants, le diable n'entre pas.



Les enfants sont les fruits de la maison.

L'homme qui possède deux femmes est un portier.



Les châteaux construits par l'argent se détruisent. Les châteaux construits par les fils restent debout.



L'homme est un fleuve, la femme est un lac.



Ne t'inquiète pas de la femme que tu vas prendre, mais connais bien sa famille.



La femme est une forteresse, l'homme est son prisonnier.

Toute l'intelligence de la femme est au logis. Qu'elle en sorte, elle ne vaut plus rien.

Les unes manquent d'intérêt, les autres nous font souffrir... et celles-ci nous guérissent ⁽¹⁾.

La richesse des riches agite incessamment la langue des pauvres.

L'hôte est un envoyé de Dieu.

Quand deux hôtes se querellent, celui qui les reçoit a grand peine à les supporter.

(1) Textuel : « sont les remèdes des cœurs ».

Le retardataire doit se contenter de ce qui lui est offert par son hôte.

Sois serviable envers les vieux. Quand tu seras vieux, à ton tour, on te servira.

La gentillesse du gentilhomme est une dette que son obligé contracte.

Si tu reçois un roseau, donne un cheval en échange.

Quand le grand devient pont, garde-toi de passer sur lui.

La peau du bétail est le fardeau de l'âne.

Pas plus que le tigre, l'esclave nègre ne peut modifier son caractère.



Les souris ont tenu conseil, et elles ont décidé d'accrocher une sonnette au cou du chat.



La rose n'est jamais sans épine.



Qui aime la rose aime l'épine.



Il est comme le sabre des Persans, coupant des deux côtés.



La parole est une.

Tu te contentes de dire les choses, tu ne les cries pas ⁽¹⁾.



Le frère est le frère, mais les affaires sont les affaires.



On peut présager une nuit noire à la couleur du crépuscule.



L'ami est l'ami, mais le frère nous est cher.



Si tu ne sais te contenter de pain et d'oignon, tu es vraiment difficile.

(1) Tu es craintif.

La petite Aïché a une mauvaise conscience ⁽¹⁾.

Ce n'est pas en prononçant le mot « douceur », que la langue devient douce.

Si l'on accepte une complaisance, il faut déposer son poignard.

Ne glorifie pas celui qui est sans mérite, et ne fabrique pas une selle d'âne avec de la soie.

La poule voulut se faire aussi grosse que l'oie. Elle en a éclaté!

(1) Dit à quelqu'un qui paraît se disculper.

Je t'appelle « frère », et toi tu m'appelles « parrain » ! ⁽¹⁾.

Esprit léger, lourd fardeau.

Ce sont les pieds qui portent le fardeau d'une cervelle vide.

Acheter trop bon marché, c'est mettre de l'eau dans une outre percée.

Il faut acheter cher, mais bon ! Ce qui coûte peu coûte encore trop.

Ne crains pas de t'enquérir de ce que tu ignores.

(1) Dit à une personne qui reste sur la réserve.

O mon parent ! O ma main !



La lame ne peut pas rester au fourreau.



O mon âme, essaie de vivre ! Le printemps reviendra, et tu verras de nouveau pousser l'herbe.



Je te propose le Paradis, et tu me réponds : « C'est dimanche » (1).



Le renard n'a pas faim : le raisin est vert.

(1) Dit à une personne qui se contente de peu ou qui ne comprend pas ce qu'on lui dit.

Les petits du serpent sont toujours des serpents.



La caverne du lion n'est jamais dépourvue d'os.



Il y a toujours de l'eau dans un lac.



Venez rarement, partez souvent.



Des accords sérieux parfois naissent d'une plaisanterie.



Toute chose se casse en devenant trop mince. L'homme se brise en devenant fort.

La peur est le tombeau du loup.



Soyez braves : on ne meurt qu'une seule fois.



Le renard ne put rentrer dans son trou : il avait attaché une pastèque à sa queue ⁽¹⁾.



Personne ne dit : « Mon petit lait est aigre ».



On ne peut pas porter deux pastèques d'un seul bras ⁽²⁾.

(1) De celui qui accumule des charges sur lui.

(2) Chacun doit n'avoir qu'un métier.

Il ne sait pas qu'il ne sait pas, et il prétend qu'il sait trop.



Les uns, gros comme des noix, tombent sans le moindre bruit. D'autres, petits comme des raisins, parviennent à se faire entendre.



La chance est-elle préférable au savoir ?



Fréquente plutôt celui qui te fait pleurer. Écarte-toi de celui qui te fait rire.



Quand le bœuf est tué, les couteaux sont nombreux.

Lorsqu'un homme est capable d'accomplir de grandes choses, les occasions de prouver sa valeur se présentent.



Le menteur ne déjeune qu'une fois ⁽¹⁾.



Le cœur pusillanime ne réjouira pas sa vue d'une poitrine blanche.



Quand on conseille au loup de marcher devant les moutons, il objecte qu'il a mal au pied.

(1) On ne profite pas deux fois d'un mensonge.

« Nous t'avons nommé Prince des Poulets », fut-il dit au renard. Il répondit en pleurant : « Je n'ose croire à ma chance. »



L'âne avec la bride, l'homme avec la parole.



Le manche est fait de notre bois ⁽¹⁾.



C'est le médiateur qui reçoit les coups.



— Vous donnez votre suc, dit l'abeille aux fleurs, mais c'est moi qui fabrique le miel.

(1) Les arbres, las d'être abattus, se réunirent et cherchèrent le moyen d'écarter d'eux la hache.

Un vieil arbre objecta :

— Nous avons fourni le manche.

Si tu piques, sois au moins une abeille
industrireuse.



Le paresseux n'est digne de manger que
de l'orge.



Le pain et le petit lait constituent un
déjeuner fallacieux.

Le pain et le lait caillé font un déjeuner
véritable.



Une belle-fille gentille blanchit le visage
de sa belle-mère.



Le mensonge est l'ennemi de Dieu.



Si tu veux être grand, ne mens jamais.

À l'époque des jasmins, le nuage apporte
la pluie. À l'époque des bruyères, le nuage
apporte la neige.



Chaque fois que je cherche l'obscurité,
la lune brille ⁽¹⁾.



La bouche qui n'a pas mangé d'ail est
sans parfum.



Une danse est fort plaisante avec le
prince, et l'aliment est meilleur avec l'ail.



Dieu voit et mesure la montagne, et,
selon sa résistance, il fait tomber la neige.

(1) Littéralement : partout où « je fais le voleur. » On se livre à
une entreprise, et l'obstacle surgit.

Je l'ai cherché dans les cieux, je le
retrouve sous la terre.



A chaque tête, une idée.



Avec de la patience, le raisin finit par
devenir sucré.



Il faut arracher les dents des chiens
quand ils sont petits.



Si Dieu existe, qu'importe la souffrance !



Que la cendre couvre la tête de mon
ennemi !

Si ton ennemi tombe sous ta botte,
écrase-le.



Que Dieu épargne mes amis !



Dieu est avec le droit.



Les jours de Dieu sont nombreux.



Quand on a de la chance on peut bien
semer du sel, il pousse en herbe.



Le visage du menteur est toujours noir.

Travaille, et Dieu permettra que tu réussisses.



Celui qui ne sait pas retenir les paroles des grands, bientôt s'en repent.



Si Dieu n'aimait pas les belles, il ne les aurait pas créées.



Dieu est beau, il est donc naturel qu'il aime les belles.



L'homme intelligent arrive à faire sortir le pain de la pierre.



Qui grandit trop vite périra.

Les pierres des coins sont connues ⁽¹⁾.



Le mouton avec son pied, et la chèvre avec son pied ⁽²⁾.



L'été est le père des pauvres.



Aie la sagesse de souhaiter le bien, il te sera donné.



Qui creuse un fossé pour son ami y tombe.

(1) L'homme valeureux, fût-il modeste, s'impose.

(2) Chacun est responsable de ses actes.

Sans le chat, les souris nous mangeraient.



Le chat, ne pouvant s'emparer du rôti, décréta : « Pour honorer mon père, je ne mangerai pas. »



Se marier entre parents est amer.



Il faut agir jusqu'à sa mort.



Aie confiance en ta patte, ô lion, car le saint cheikh ne viendra pas te secourir.



Agis ou n'agis pas, mais écarte de toi la crainte.

Serpent à queue coupée : tombeau blanc ⁽¹⁾.



La main d'une mère est divine.



Quand la mère donne, c'est Dieu qui donne.



La guerre est préférable à l'oisiveté.



Le mouton et le loup peuvent finir par s'entendre.



Deux ennemis ne s'entendront jamais.

(1) Allusion à l'anecdote du tombeau blanc (voir p. 169).

Ne t'aventure pas sur un pont construit
par des lâches. Que le courant plutôt l'em-
porte ⁽¹⁾.

Oublie ta bonne action, Dieu, lui, s'en
souviendra.

Ne t'endors pas dans l'ombre du renard,
laisse-toi plutôt dévorer par le lion.

Que ne suis-je le petit d'un chien, au
lieu d'être le cadet de mes frères !

Ton père est mort ? Peu importe qu'il
ait été tué par un cavalier ou par un fan-
tassin !

(1) Se dit aux paresseux, aux incapables.

Il va du côté où le vent souffle.

Si tu es riche, tu peux te permettre
d'être garant dans une affaire.

Si tu as du temps à perdre, tu peux
t'amuser à être témoin.

Quand les chauves meurent, les regrets
en font des têtes bouclées.

Les mensonges avec les lâches, et les
poux sur les habits sales.

— De quel pays es-tu ?

— Je ne suis pas encore marié.

Celui qui n'a pas d'odorat ne peut pas
apprécier la rose.



Le nid de la perdrix aveugle est fait
par Dieu.



Le doigt long peut manger du miel ⁽¹⁾.



Je voudrais que mon estomac soit tou-
jours plein. Je voudrais être le portier du
couvent.



Le guide a fait ferrer le sabot du mulet,
et la tortue veut qu'on la ferre aussi.

(1) L'homme qui travaille réussira.

C'est le cheval qui court, et c'est le
cavalier qui se glorifie.



Avec un bon cheval, le fouet est inutile.



Le pot-au-feu se vantait d'avoir un inté-
rieur en or.

— Je sors du pot-au-feu, lui répondit
la louche.



Quand la langue ne peut pas se taire,
l'âme ne connaît pas le repos.



Je te dis que c'est un mâle, et tu me
conseilles de le traire.

Rouge ou blanc, l'oignon c'est l'oignon.



Laisse l'aiguille à ceux qui savent coudre.



Que désire l'aveugle? Des yeux.



Il ne voit pas la charrue qui est dans son œil, mais il voit l'épingle dans l'œil du voisin.



Un estomac rassasié ne soupçonne pas la faim.



— Quelle est donc la graine que tu sèmes, cultivateur?

— Quand elle germera, vous le saurez.

Le bruit de la grosse caisse est agréable de loin.



Donnez les richesses des avares aux êtres généreux ⁽¹⁾!



Au nomade, le mouton.
Au sédentaire, la vigne.



La belle-fille est silencieuse.
La belle-mère est sans croyance.



Ma terrine est en pierre, mais je n'ai pas besoin de l'emprunter.

(1) Littéralement aux bouches des généreux.

Quand l'homme se fait loup, le loup
n'ose pas s'attaquer à lui.



La tête des gens sans vergogne, que le
rocher l'écrase!



Si la nuit devient noire ⁽¹⁾, fais-toi plus
noir encore.



Le renard bavard se laisse toujours
prendre au piège.



Le chameau d'un côté.
Le chamelier de l'autre.

(1) La difficulté.

La main lave la main, et ensuite les
deux mains lavent le visage.



Moi avec toi, toi avec moi, et tous les
deux avec Dieu.



Ignore le diable, et garde-toi de blas-
phémer.



La herse fait sortir de terre les carottes.



L'homme patient est le roi de l'Égypte.



Donne le lait de l'automne à ceux qui
te sont chers.

Allonge ta jambe jusqu'à ce qu'elle
touche ton tapis.



Offre à tes ennemis le lait caillé du
printemps.



Le hérisson frotte sa tête contre ses
piquants et les trouve mous.



Le voleur qui n'est pas démasqué est un
roi.



En taillant ses poils, un chien ne devient
pas lévrier.



Le loup ne jette jamais sa peau.

Personne ne prend le parti des malheu-
reux.



Ils se sont rendus à la maison du mort,
mais chacun a pleuré sur ses propres morts.



Donnez au prêtre ainsi que le veut
l'usage. Que le mort s'en aille ensuite au
paradis ou en enfer, ça, c'est une autre
affaire!



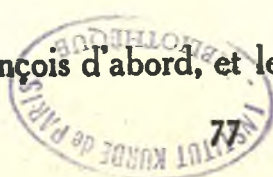
La richesse se détruit par le partage.



Quand la maison est pleine de coqs, le
matin est tardif.



Conçois d'abord, et le fruit viendra.



Il ne suffit pas d'être riche et d'avoir un cou robuste.



Le cœur ne vieillit pas.



N'enrichis pas plus le bon fils que le mauvais fils.



Notre petit lait est préférable au petit lait dont nous n'avons pas encore goûté.



— Pourquoi as-tu les pieds rouges ?
demanda-t-on à la perdrix.

Elle répondit : — A cause de la neige.

— Mais nous t'avons vue sur la terre.

Quand le loup se fait vieux, il devient le bouffon du chien.



Une femme dont le pied est grand et la tête petite, qu'elle ne soit belle-fille dans aucune maison ?



Les grandes pierres ne se soulèvent pas ⁽¹⁾.



Le chien qui aboie apporte le malheur dans la maison.



Je mange mon pain sec et je ne bois que de l'eau, mais je ne dois rien à personne.

(1) Grandes pierres, grands mots qui apaisent la colère.

Sans peine, pas de succès.

Assure ta base, et l'édifice ne tremblera pas.



Les hautes têtes ⁽¹⁾ ont besoin des têtes basses.



Les têtes basses ⁽²⁾ ont besoin des têtes hautes.



Va loin, mais ne te perds pas en route.



Le fleuve peut bien être profond, il existe un gué pour le traverser.

(1) Les grands.

(2) Le peuple.

Je lui pardonne d'être vieille, si elle est vierge !



Les gouttes amoncelées finissent par former un lac.

C'est la poule qui pond, et c'est le coq qui chante.



Le visage peut souffrir si le cœur ne souffre pas.



L'eau des forts monte les pentes.



— Qui sait si ce lapin est mâle ou femelle ?

— L'être fort.

Quand le lévrier vient vers son maître en rechignant, ce n'est pas un lévrier.



Être une fille sans mère, est aussi dramatique que d'être perdue dans une montagne sans routes.



Être une fille sans père, c'est être perdue dans une montagne sans eau.



Nul animal ne court plus vite que la gazelle, mais jamais elle ne mange plus que ses besoins.



Les chiens aboient, la caravane passe.

La bouche n'est pas un trou de mur qu'on puisse fermer avec de la boue.



La résignation est une faiblesse de l'homme.



Les grands sillons sont l'œuvre des taureaux.



Le tronc de l'arbre n'est pas à l'abri du feu.



Les têtes sont nombreuses, mais bien rare est la tête sur laquelle on peut s'appuyer.



La fiancée est l'âme du gendre.

A certains moments, il est préférable
de fuir que de lever la main.

Le soleil s'est couché dans un moment
malheureux ⁽¹⁾.

Quand la tasse est cassée par la maî-
tresse de la maison, on n'entend aucun
bruit.

Si la maîtresse casse : c'est un accident.
Si la servante casse : c'est une faute.

Tous ceux qui ne sont pas à la guerre
sont des lions ⁽²⁾.

(1) Je n'ai pas eu de chance.

(2) Se dit de ceux qui se vantent.

Il n'y a pas plus malin que le renard, et
pourtant les marchés regorgent de sa peau.

Quand le berger veut, il parvient à tirer
du petit lait d'un bouc.

Tu es notre poulet, et tu pongs des
œufs pour les autres !

Certaines se délectent du miel, et
d'autres n'ont que les piqûres des abeilles.

Embrasser les filles chez leur père est
une coutume. Les embrasser chez soi est
un crime.

Qui confie à autrui le soin d'arranger
ses affaires met du fiel sur sa blessure.



L'égal du gentilhomme, c'est le gen-
tilhomme.

L'égal du lion, c'est le tigre.



La taupe creuse la terre, mais elle a
soin de la rejeter sur sa tête ⁽¹⁾.



J'embrasse la main que je ne peux pas
couper.



Une seule terrasse, mais deux vents ⁽²⁾.

(1) Chacun travaille pour soi.

(2) Quand deux personnes ne s'entendent pas.

Le manteau lui est venu après la pluie.



Si le vent souffle, c'est son moulin qui
travaille ⁽¹⁾.

Si le vent ne souffle pas, c'est sa charrue
qui travaille.



Il est comme la lentille : sans envers ni
endroit.



Quand on manque de moyens, il faut
courber la tête.



Cette pâte peut supporter beaucoup
d'eau.

(1) Se dit des gens heureux.

En marchant à quatre pattes, on ne
pourra jamais conquérir Bagdad.



Il le déleste de sa barbe et ensuite il lui
présente un miroir ⁽¹⁾.



Il noie son ennemi avec du sucre.



Les douces paroles font sortir le ser-
pent de son trou.



Il prend part au bonheur du loup. Il
prend aussi part au deuil du mouton ⁽²⁾.

(1) Il l'opprime et il le lui fait sentir.

(2) Se dit des gens sans caractère.

Quand la force parle en maître, les
contrats ne signifient rien.



Ne lance pas la flèche qui se retour-
nerait contre toi.



Après la guerre, la paix est agréable.



C'est par le bâton qu'on apprend la
vérité.



Le plus petit ennemi peut susciter de
grands malheurs.



Que Dieu ne fasse pas dépendre ma
main gauche de ma droite !

L'homme ruiné pense à ses anciens amis
et à ses anciennes créances.



On ne discute pas le prix du poisson
qui est encore dans la mer.



Tue l'ours, d'abord, ensuite tu pourras
vendre sa peau.



L'argent blanc est pour les jours noirs.



Ici, on possède la terre, mais on manque
d'eau. Ailleurs, on possède l'eau, mais la
terre manque.

Les pieds de l'animal sont au nombre
de quatre. Cela crève les yeux ⁽¹⁾.



En y mettant le prix, tu parviendrais à
faire chasser le prêtre de la mosquée.



Je t'appelle « mon oncle », afin que tu
attrapes pour moi des moineaux ⁽²⁾.



L'agneau ne reste pas éternellement sous
la corbeille ⁽³⁾.



O ami de l'automne ⁽⁴⁾, on ne te voit
que lorsqu'on a les mains pleines.

(1) D'une chose évidente.

(2) Une gentillesse intéressée.

(3) Tout finit par se savoir.

(4) Temps des moissons.

La richesse couvre tous les défauts.



Quand on aperçoit la fumée, l'incendie
couve.



Avec une seule flèche, il atteint deux
buts.



— Rends-moi d'abord ce que tu me
dois. — Pour ce que je te dois, nous nous
arrangerons toujours.



Si le fond est bon, tant pis pour la forme.



Quand le plat est rempli, la paix règne
au foyer.

Avec la bonté on peut faire se mouvoir
un éléphant.



J'ai voulu avoir une barbe et j'ai perdu
mes moustaches.



Il n'a ni mesure ni drap ⁽¹⁾.



On conserve la fortune qui est acquise
par le travail.



Il n'a pas de pain, et il achète des
oignons ⁽²⁾.



La corde déroulée est insuffisante. Si
vous l'enroulez, comment réussirez-vous ?

(1) Se dit de qui entreprend trop.

(2) Se dit d'un prodigue.

On ne jette pas la pierre à un arbre sans fruits.



Si tu es riche, tu ne manqueras pas d'oncles paternels et maternels.



L'arbre stérile mérite d'être coupé.



Mille aiguilles ne valent pas le soc pour la charrue.



Le poulet du voisin nous semble avoir la grosseur d'un dindon.



On a pillé le troupeau de bœufs, et tu te préoccupes de la vache tachetée!

Revenir sur ses pas quand on a fait fausse route, c'est encore ce qu'on peut faire de mieux.



Quand le frère est soutenu par le frère, il n'y a que Dieu pour les éprouver.



Le renard continue à se défendre alors qu'on commence à l'écorcher.



Grand nom, village détruit.



J'aime mes amis *droits* ⁽¹⁾.

(1) Le serpent et le renard traversaient une rivière. Le serpent mordit le renard qui, sitôt sur la rive, brisa les vertèbres du serpent. Après quoi, il l'étendit devant lui en disant : — J'aime mes amis *drolts*.

O moineau, quel pauvre bouillon tu ferais !



Le temple de l'amoureux est dans le cœur de la femme qui l'aime.



Es-tu la feuille de l'ail ou la tête de l'oignon ⁽¹⁾ ?



On coupe la tête du coq quand il crie avant l'heure.



La vache est morte, nous voici privés de petit lait ⁽²⁾.

(1) De quelqu'un qui n'est ni chèvre ni chou.

(2) Quand une affaire casse, les profits cessent.

Il est comme un chien qui aboie contre la lune.



Tous les nuages ne tombent pas en pluie.



En hiver, rapièce ! Au printemps, amuse-toi !



La femme qui se couvre trop se découvre en attirant l'attention sur elle.



Cours après celui qui a deux pieds valides.

Celui qui ne peut courir, nous le tenons déjà.



Il conseille au lapin : « Sauve-toi ! » et au lévrier : « Attrape-le ! » c'est un fourbe.

Celui qui compte sur son voisin restera sur son appétit.



Le cœur regarde le cœur. Le cœur est le miroir du cœur.



On ne peut pas applaudir avec une seule main ⁽¹⁾.



Monter à cheval est téméraire. En descendre est deux fois imprudent ⁽²⁾.



C'est en tombant que le cavalier apprend à monter.

(1) Il faut de l'union entre les êtres.

(2) Il est imprudent de commencer une chose difficile, mais ayant commencé, il faut continuer.

La mosquée est détruite, mais la chapelle reste ⁽¹⁾.



Tant que la maison subsiste, c'est un péché de secourir la mosquée ⁽²⁾.



Il faut battre le fer quand il est chaud.



Il faut se rendre utile aux parents et aux amis avant de servir les prêtres et les fakirs.



On ne répète pas toujours que l'hiver est froid ⁽³⁾.

(1) D'une femme qui a été belle.

(2) On se doit d'abord aux siens.

(3) De l'inutilité de se plaindre.

Ce n'est pas par votre barbe que vous en imposerez. C'est par votre valeur.



Il a traversé mille rivières sans mouiller ses souliers ⁽¹⁾.



Ne regarde pas ma main, regarde mon visage ⁽²⁾.



Il est comme un maillot de bain public ⁽³⁾.



Il donne sa tête, mais il ne trahit pas le secret qui lui est confié ⁽⁴⁾.

(1) Il s'en est tiré en toutes occasions.

(2) Un borgne rapportait tous les jours un cadeau à sa femme. Un soir, il revint les mains vides.

— Tiens, dit-elle, surprise, tu es borgne !

(3) Il n'a pas de personnalité.

(4) Il se fait tuer plutôt.

Si l'étourdi qui se repent portait des cornes, la moitié de l'humanité en serait affublée.



La glace dit à la pierre :
— Brise-moi, mais silencieusement ⁽¹⁾.



Le chien enragé perdra sa tête dans les quarante jours ⁽²⁾.



On attache les pierres, on libère les chiens ⁽³⁾.



Les grands répandent l'eau et les petits glissent et s'évalent.

(1) Pas de scandale !

(2) Se dit du tyran condamné à périr.

(3) Aux méchants tout est permis.

L'honnêteté est comme la goutte d'eau.
Quand elle tombe, elle se perd.



Pas de vallée sans chacals.
Pas un homme qui n'ait ses défauts.



Le moulin chante une chanson.
Le meunier en chante une autre.



Il ne possède pas même un cheval, et
il construit une écurie.



Il frappe sur le clou, et il frappe aussi
sur le fer du cheval ⁽¹⁾.

(1) D'un arbitre qui donne raison aux deux.

Il n'a qu'une tête, mais il a mille
amours.



Ni la broche, ni la viande ne doivent
brûler.



La sagesse est le bénéfice du malheur.



Sans le coq, l'aurore luirait quand
même.



Pas de mosquée sans prêtre.



Ils sont comme la farine éparpillée sur
des ajoncs ⁽²⁾.

(2) Se dit des gens désunis et sans pouvoir.

Une rose ne fait pas le printemps.



Il est comme la chandelle, il n'éclaire pas sa base ⁽¹⁾.



Quand on a été mordu par le serpent, on redoute le bruit d'une corde.



Lorsque sa langue le laisse tranquille, sa tête peut se reposer.



Il fait le tour de mille moulins, mais il ne pense pas à moudre son blé.

(1) Il n'aide pas ses proches.

La pierre qu'on déloge ne revient jamais à sa place.



Quand Dieu est irrité contre la fourmi, il lui donne des ailes ⁽¹⁾.



Si l'on s'assied près du forgeron, on s'expose à recevoir des étincelles.



Es-tu celui qui mange les melons, ou celui qui les cueille ⁽²⁾ ?

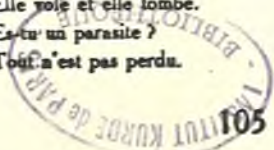


Quand la bouchée tombe de la bouche, les genoux la ramassent ⁽³⁾.

(1) Elle vole et elle tombe.

(2) Es-tu un parasite ?

(3) Tout n'est pas perdu.



Comment cracher ? En haut, c'est ma moustache ; en bas, c'est ma barbe ⁽¹⁾.



La marmite des héros met quarante ans pour bouillir. Il faut savoir être patient.



La cruche ne revient pas toujours intacte de la fontaine.



Ne poursuis pas le vent qui emporte ton chapeau.



Il est des oiseaux dont la chair est comestible et d'autres qu'il faut nourrir avec de la chair.

(1) Façon de se récuser lorsqu'on est appelé à mettre les gens d'accord.

L'eau et le feu sont sans merci.



Si de l'hiver une seule nuit reste, le danger persiste.



D'un vieillard tout malaise est inquiet, sa santé est fragile.



Il faut savoir se lever du tapis de l'étranger pour ne pas abuser de son hospitalité.



Il ne boîte pas, mais sa jambe est cassée ⁽¹⁾.



Le veau d'un étranger finit par casser la corde.

(1) Le défaut est apparent.

Le corbeau avec le corbeau.

Le pigeon avec le pigeon.



Celui qui est au loin, nous le voyons
rouge ⁽¹⁾.



Tout arbre a été un arbuste.



S'il n'y avait pas de lions dans la forêt,
les loups et les renards en prendraient trop
à leur aise ⁽²⁾.



On regrette l'année qui s'achève.



A quoi bon me jeter le couteau?
Je suis prêt à mourir.

(1) En beau. Le rouge et le jaune sont les couleurs les plus appréciées.

(2) Littéralement : danseraient dans le ciel.

Pour jouer de la flûte, une petite voix
suffit.



Quand le voleur pactise avec un servi-
teur de la maison, il peut faire sortir le
bœuf par la cheminée.



Si la chose donnée ne vaut pas qui la
donne, le cadeau est indigne.



Tant que de ce trou vient du vent, le
feu ne peut flamber.



On demande à la minute :

— Pourquoi es-tu si amère ?

— A cause de la mort de mon frère,
a-t-elle répondu.

On demande aux fleurs :

— Pourquoi êtes-vous si belles ?

— A cause de mes amis, et aussi de mes ennemis ⁽¹⁾.



La gueule du chien ne peut pas salir la mer ⁽²⁾.



O langue, si je ne te coupe la tête, tu feras couper la mienne.



Le secret qui tombe fait le tour du monde.



La grâce verdoie sur la terre du bienfaiteur.

(1) Les uns et les autres parlent d'elle.

(2) On ne démolit pas les grands.

Le taureau doit devenir aveugle pour ne pas reconnaître son rival.



Ce que tu sèmes aujourd'hui, tu le récolteras demain.



Une seule pierre peut suffire à chasser cent corbeaux.



Plus le lac est profond, plus il est glorieux d'y nager.



Un testament ne fait pas mourir.



Être solitaire est seulement digne de Dieu.

Le menteur est pareil à une source intermittente.



La tête dit à la langue :

— Tant que tu seras ma voisine, je n'aurai pas de repos chez moi.



Si les grands ne connaissent pas leur grandeur, personne ne la connaîtra.



Le bijoutier connaît ses bijoux.



Le voleur préfère que le marché soit animé.



La modestie est agréable, mais ses conséquences sont fâcheuses.

Le pain au boulanger.
La viande au boucher ⁽¹⁾.



Si tu es chasseur, parle de la chasse.



Prier est une chose. Gouverner en est une autre.



Je mange la chair de mes moutons. Je ne veux rien devoir au boucher.



La fatigue du corps vient de l'ignorance du cerveau.



Avant la venue de Moïse et de Jésus, Dieu déjà gouvernait le monde.

(1) A chacun son dû.

Sois juste et marche sur la route des lions ⁽¹⁾.



Les déshérités ne trouvent de secours qu'en Dieu.



Le tapis se déchire à l'endroit où il est usé.



La langue fait le malheur de la tête.



Une goutte fait déborder la tasse.



Il ne se risquerait pas à attaquer un âne, et il s'en prend au lion.

(1) Des forts.

Méfie-toi de la boue, elle devient poussière.



On peut courber l'arbre quand il est petit.



Aucun roi sans conseillers.



Quand on est roi, il est bon d'écouter sans être vu ⁽¹⁾.



Compréhension et intelligence sont préférables au plaisir de manger du raisin sec.



Il est facile d'être un prêtre. Il est plus difficile d'être un homme.

(1) Voir anecdote, page

Si le four ne cuit pas quand il est chaud,
il ne cuira jamais.



Le chien peut briser l'os avec sa queue.



Si les chattes avaient des ailes, il n'y
aurait plus d'oiseaux.



Dans l'ombre d'une tige de blé, mille
fleurs peuvent s'épanouir.



Pour faire la chasse aux aigles, il faut
s'aventurer dans leurs régions.



Qui veut posséder un aiglon, escalade
les rochers.

Veux-tu des perles ? Plonge dans la
mer !



Le renard qui se plaint de son trou fait
preuve de mesquinerie.



Un chien qui aboie et ne sait pas
mordre est à charge à son propriétaire.



Liez les dents du chien avec un mor-
ceau de pain.



Son aile est brisée, on lui soigne le pied.



Suis-je un serpent pour me nourrir de
terre ?

Il est entre deux pains chauds ⁽¹⁾.



Les jours succèdent aux jours.



La réponse qui vient de loin est mensongère.



Il n'est pas agréable de faire la guerre.
Il est agréable d'en lire l'épopée.



Ceux qui nous font aller au feu ne sont pas ceux qui nous y accompagnent.



Le voleur se figure que tout le monde lui ressemble.

(1) Sa vie est confortable.

L'âne a visité Bagdad, et il prétend être un monsieur.



Il est comme le moulin, il tourne au vent.



Porter en soi un grand amour témoigne qu'on est valeureux.



Trois choses constituent notre honneur : la femme, l'arme et le cheval.



C'est le malheur de Dieu, dit la victime ⁽¹⁾.

(1) Voir anecdote, page 167.

Si tu n'es homme de guerre, ouvre largement ta maison.



Si l'on fait le neuf, on fait aussi le dix ⁽¹⁾.



De *dire* à *faire* il y a une route de quinze années.



La force l'emporte sur la ruse.



Ni le tonnerre du ciel, ni les grands mots ne m'impressionnent.



Se vanter d'une belle action devrait être plus difficile que de la réaliser.

(1) *Jamais neuf sans dix.*

Les moulins des ignorants sont actionnés par Dieu.



Quand on prononce le nom du chien, il faut préparer le bâton ⁽¹⁾.



On demande au mulet : « Qui est ton père ? » Il répond : « Mon oncle est le cheval. »



L'âne en faisant un pèlerinage ne devient pas pèlerin ⁽²⁾.

(1) Chien est pris ici dans un sens péjoratif.

(2) Un homme vint prier un prêtre de lui prêter son âne pour aller ramasser du bois. — « Mon âne est mort », répondit le prêtre.

A ce moment l'âne se mit à braire.

— Vous mentez ! protesta le visiteur.

— Vous refusez de me croire, mais vous croyez mon âne, rétorqua le prêtre.

C'est le même âne, la selle change,
voilà tout.

On a dit au chameau : « Tu as un fils. »
Il répondit : « Mon fardeau n'en est pas
plus léger. »

La caravane ne peut pas nourrir l'âne ⁽¹⁾.

Si le cheval meurt d'un excès d'orge, il
meurt martyr ⁽²⁾.

Le coq est brave dans la basse-cour.

(1) L'idée est celle-ci : l'âne qui précède la caravane est à la place d'honneur, cela doit lui suffire.

(2) Par trop d'amabilités, on excède.

Il est comme la boue de l'hiver, il faut
l'excuser ⁽¹⁾.

Le pain pour moi, la robe pour ma
femme ⁽²⁾.

Lorsqu'on me frappe à la tête, je crie :
— Ah ! mon dos ⁽³⁾.

La différence entre le mouton blanc
et le mouton noir apparaît devant une
impasse ⁽⁴⁾.

(1) Se dit d'un être indigne, et qui, de ce fait, ne peut agir bien.

(2) L'homme doit préférer le luxe pour sa compagne.

(3) On s'attaque toujours à ceux qui ne savent pas se défendre.
Dos étant pris dans le sens de point d'appui. L'idée est celle-ci : Si
j'avais un point d'appui, on n'oserait pas me toucher.

(4) C'est dans les épreuves qu'on découvre la valeur des êtres.

Va loin, mais ne reviens pas sans avoir réussi.



C'est loin, c'est profond, c'est difficile à dire ⁽¹⁾.



Le don vient du cœur, et non de la fortune.



Ce qu'on a appris avec le lait; on ne l'oublie jamais.



Vaincre témoigne qu'on est vaillant.
Détruire prouve qu'on est lâche.



L'homme de valeur ne visite pas les simples.

(1) D'un sujet sur lequel on ne veut pas s'expliquer.

L'activité est le moyen, le succès est devant le pied.



Si tu ne peux pas construire une ville, construis un cœur ⁽¹⁾.



Le cœur délicat n'atteint pas son but.



Quand le nouvel ami surgit, l'ancien est négligé.



Ce qu'on mange est perdu.
Ce qu'on donne reste.



Le déshonneur est plus terrible que le tombeau.

(1) Fais le bonheur d'un être.

Il n'y a qu'un seul Dieu, mais il y a mille possibilités.



Ce ne sont pas les circonstances qu'il faut incriminer, c'est notre manque de courage.



Un renard éveillé vaut mieux qu'un lion endormi.



Un bel édifice n'est pas forcément un sanctuaire.



Une maison, deux êtres, un esprit : voilà le bonheur ;



Une maison, deux êtres, deux esprits : voilà le malheur.

La cervelle des enfants bouillonne d'idées, mais leurs lèvres ne savent pas les exprimer.



Posséder une étoffe ne signifie pas qu'on ait une chemise.



Le monde est une rose. Grise-toi de son parfum, et permets à ton ami d'en jouir après toi.



Mieux vaut un œil myope que deux yeux aveugles.



En contemplant la terre, il t'arrivera de penser à la mort. N'oublie pas que d'elle émane la vie.

Il ne suffit pas d'être auprès du four pour en voir sortir les gâteaux, il faut d'abord y avoir mis la pâte.



Le feu est beau, mais il est triste qu'il devienne cendre ⁽¹⁾.



Tu perds ton temps à jouer de la flûte devant un bœuf, et à vouloir éclairer l'aveugle avec un flambeau.



La plus grande montagne s'adosse à une autre.



Les grosses pierres sont soutenues par des pierres plus petites.

(1) Se dit des gens valeureux dont les descendants sont indignes.

Les feuilles flétries n'enlaidissent pas les beaux arbres.



Un courant fort pour le moulin, un bon fils pour le père.



Les vallées profondes ne manquent jamais d'eau. Les grandes montagnes offrent toujours des passages.



Le vent annonce la pluie. La fièvre annonce la mort.



L'honneur ne se lave ni par les mots, ni avec le savon.



Le plus petit serpent jette son venin.

Remets à demain ton repas, mais non
ton labeur.



C'est en te détachant de la masse que
tu prouveras ta valeur.



La nuit est la forteresse des vaillants.
L'homme courageux ne la craint pas.



Les grandes tempêtes et les brouillards
épais sont pour les hauts sommets.



L'aurore n'est qu'un prélude. Ensuite,
le soleil doit briller ⁽¹⁾.

(1) Agir ne suffit pas, il faut encore que le succès couronne l'action.

Une femme dont le regard se tourne
souvent vers la porte, n'est pas destinée à
être heureuse.



L'âne aux jambes grêles se plaint de la
boue.



Le pouce ne peut se réjouir lorsque
souffre l'index.



L'estomac plein n'a pas pitié de l'esto-
mac vide.



Pour connaître la saveur de l'ail, il faut
en avoir mangé.



Celui qui n'a pas la patience d'attendre
la réalisation de son effort ressemble à celui
qui mange le fruit vert : ses lèvres se res-
serrent.

Un veau suffit à détruire la renommée
d'un troupeau de bœufs.



Le bohémien aime les montagnes.
L'Arabe aime la vigne.



Un mauvais repas déshonore celui qui
l'offre.



A distance, tout est lumineux.



Avant de gémir, contemple les rochers,
et demande-toi si tu es capable d'en sup-
porter l'écho.

Ne t'adresse pas au prêtre si tu veux
aller au paradis, car il ne pense qu'à y
pénétrer avant toi.



Que ton baiser ait l'ardeur du soleil, et
la rose te donnera tout son parfum.



Pour les indécis, les défilés de mon-
tagnes sont toujours trop étroits.



Une seule rose ne fait pas le printemps.



Une femme n'appartient jamais tout à
fait à celui qui la prend.

Le fils ressemble à l'oncle maternel, la
fille à la tante paternelle.



C'est en épousant sa cousine qu'on est
le plus heureux.



La plus belle mort est celle du champ
de bataille.



Les menaces n'allongent pas la lame du
sabre.



La tête d'un oiseau ne fait pas un rôti.



Tout chemin où le bœuf a passé conduit
au village.

Le père est au moulin, et le fils, qui
demeure à la maison, prétend le rensei-
gner sur les choses du moulin.



Lorsque le coursier se distingue, il ne
doit pas oublier que c'est au bœuf qu'il
doit son orge.



Le lion tue. Le renard s'empare du
pouvoir.



Si le lion n'appréciait pas les éloges, le
renard n'aurait plus qu'à mourir.



Il n'est pas besoin de concierges pour
garder la demeure des voleurs.

Il se vante d'avoir mâché l'eau : un beau courage en vérité !



Les mensonges sont des orphelins (1).



Les paroles suaves sont le printemps du cœur.



Ne prête pas ton cheval sans être assuré qu'on ne s'enfuira pas dès qu'on l'aura enfourché.



Un mot suffit pour éclairer un esprit intuitif. Toute une épopée serait insuffisante pour un cerveau obtus.

(1) On ne fait pas deux fois le même mensonge.

Un récit de guerre est préférable à la guerre qui l'a inspiré.



Pense aux pierres du moulin en prenant la main de ta fiancée dans la tienne. Si vous êtes bien unis, vous pourrez moudre.



Il y a des mots qui mordent.



Celui qui ne voit pas l'étincelle grelotte devant la flamme.



Si ce n'est pour agir bien, abstiens-toi.



La beauté n'est pas dans la valeur du métal, mais dans le travail de l'orfèvre.

La grandeur du pardon s'évalue par la
faute.



On ne comprend pas Dieu, il faut le
sentir en soi.



Au profond de ton cœur, Dieu te
contemple.



Cherche-toi, et tu trouveras Dieu.



Qui connaît bien la vie, n'a pas peur
de la mort.



Les harmonies de la flûte dépassent son
mince volume.

Ne dis pas : « Ce n'est qu'un arbuste ! »
car l'arbuste est une promesse d'arbre, et
l'arbre vit durant plusieurs années.



La perte n'est pas dans les larmes, ni le
bonheur dans le malheur d'autrui.



Trop faible honneur, tu fais le déshon-
neur des femmes.



Comme un bon remède, la vérité est
amère.



O vérité, serais-tu perle, on te trouve-
rait vilaine !

C'est en étant sincère qu'on ruse le mieux.



Mieux vaut une vérité qui fait pleurer qu'un mensonge qui fait rire.



Le mensonge est un poison suave, il tue quand même.



On ne devient pas pèlerin en pèlerinant.



Le mot n'est qu'une promesse. L'action est une réalité.



Celui qui se nourrit de rêves, le vent l'emporte.

Il y a des précipices dont s'épouvantent les aigles.



On projette trois pas : on n'en fait qu'un.



Si tu t'engages, ne recule jamais.



La mort n'est pas l'amie des braves. Le brave n'est pas l'ami des lâches.



Le danger rend la vie plus savoureuse.



Sois conciliant avec les femmes, jamais avec les hommes.

L'heure de la vie sonne au moins une fois pour chacun de nous, mais nous ne l'entendons pas toujours.

Être fort et parler fort est indélicat.

Sois plutôt la queue d'un paon que la tête d'un âne ⁽¹⁾.

Celui qui compte sur le bonheur futur n'est pas digne de vivre l'heure présente.

La récolte dépend du vent et de la pluie : semons quand même.

(1) Il vaut mieux être modeste que fanfaron.

Dieu a créé le monde. La femme a créé le foyer.

Si tu ne rends pas le premier coup, tu en recevras d'autres.

Ce n'est pas le rite religieux qui rend la prière efficace, c'est la ferveur de notre cœur.

Aie pour amie une femme qui aime la musique et la danse.

Le plus beau luxe est la simplicité.

Toute espérance doit planter ses racines sur une réalité.

La richesse ne consiste pas à détenir de l'argent, pas plus que la taille herculéenne ne prouve qu'on est vaillant.



Lorsqu'on aperçoit le village à l'horizon, plus n'est besoin du guide.



Chacun de nous recherche le renard : c'est pour sa peau.



Ne méprise pas la fleurette solitaire : elle annonce le printemps.



Ce n'est pas en négligeant les égards qu'on cimente l'amitié.

Pour mériter un bon ami, il faut savoir posséder les qualités qu'on réclame de lui.



Nos pères ont mangé tous les raisins verts et les dents de leurs fils en ont été agacées.



Quant le juif devient pauvre, il étudie, à nouveau, ses anciennes créances.



Il y a ceux qui travaillent, et ceux qui prétendent être fatigués.



Celui qui ne risque pas dix, ne récoltera jamais neuf.

On a coutume de trouver belle l'année
qui s'achève.



Pour conquérir une reine, il faut savoir
donner son cœur.



Une langue trop longue est un bâton
menaçant sur nos têtes.



Un bon chanteur est capable de chanter
alors même que la demeure croule.



Le mauvais acier ne fait pas un bon
sabre.



Si tu décrètes que le monde est pareil
à l'ombre d'un arbre, les brûlures du soleil
ne t'atteindront jamais.

Quand la mort t'offrira sa coupe : porte
sans regrets cette coupe à tes lèvres. Il n'y
a que le temps pour te séparer de ceux
que tu quittes.



L'ingrat est la première victime de son
ingratitude.



Lorsque l'horizon s'éclaire, vénère Dieu.



Quand les feuilles poussent, le malheur
cesse.



Mieux vaut un seul chef — fût-il peu
capable — que plusieurs gouvernants.



Les possibilités augmentent avec la
force.

Mariages entre pauvres : enfants nus.



Pourquoi les riches se marient-ils toujours entre eux? Cela devrait être interdit.



Qui aime la femme est cousin du soleil.



L'âme vagabonde ne connaîtra jamais la douceur de la solitude.



La solitude est le nid des pensées.



Le sourd-muet a ses plaisirs.

L'aveugle a ses consolations.



Un garçon peut devenir prince.
Une fille deviendra mère.



Pour bien aimer, il faut comprendre.



C'est en estimant son ennemi qu'on se montre digne de le combattre.



On ne compte ses amis que lorsqu'on a besoin d'eux.



Les ténèbres parfois nous masquent le soleil : il brille quand même.

Si Dieu exauçait la prière des chiens,
il ferait pleuvoir des os.



La volonté fait naître les possibilités.



La critique d'un sot souvent consacre un
mérite.



La rareté est un signe de la valeur.



Il préfère un enfer avec l'honneur qu'un
paradis avec la honte.



Chacun de nous a la liberté de se taire,
le mensonge est donc sans excuse!

Il faut trois enfants pour faire un foyer.



Par l'amour, le cœur devient le nid du
bonheur.

Qui ne vénère pas la flamme insulte le
soleil.



Le monde est un candélabre allumé sur
des tombeaux.



Quand les chevaux se donnent des coups
de pied, c'est la tête de l'âne qui écope.



Les grands hurlent, les petits tremblent,
car ils paient les fureurs des grands.

Un sourire ironique n'atténue pas la détresse.



Alors qu'on croit que tout est perdu, un espoir se tapit au fond du cœur.



Après la nuit, le jour.



Après la maladie, la convalescence.



Ne décrète pas que les étoiles sont mortes, lorsque les nuages s'amoncellent sur ta tête.



Le succès ou la défaite dépendent souvent d'un menu détail.

Le prêtre juge les gens sur leurs actes.
Il se juge sur ses mots.



Le temps guérit tout.



Il y a des moments où certain sourire fait de nous un héros.



Qui mange pour deux doit travailler pour trois.



Le paresseux se figure que le monde est ligué contre lui.



Aimer la femme, la vérité et l'héroïsme, sont les manifestations d'un cœur mâle.

Nos soucis parfois sont nos œuvres. Il faut savoir s'en délivrer.



L'air est peuplé d'aigles rapaces, mais le moineau a le droit de vivre.



S'il obtient toujours son pardon, le coupable ne s'amende pas.



Mieux vaut se venger sans mépris que pardonner en méprisant.



On ne fait pas têter un enfant qui ne demande rien.

Un poil de la crinière du lion vaut mieux que la moitié d'un mulet.



Le lion a ses qualités.
Le renard a les siennes.



Demander est honteux.
Refuser est deux fois honteux.



L'argent confère de la valeur aux médiocres, mais seulement aux yeux des médiocres.



La victoire est à celui qui combat une seconde de plus.

Nous savons que Dieu nous pardonnera,
aussi n'hésitons-nous pas à retomber dans
l'erreur.



Je doute fort de l'intelligence de celui
qui prétend avoir toujours raison.



Qui veut trop savoir ne sait rien à fond.



Un étranger qui parle ma langue m'est
plus cher qu'un compatriote qui l'ignore.



Nous aimons l'homme qui nous res-
semble, et la femme qui ne nous ressemble
en rien.

L'humanité commence par l'amour et
finit par la haine.



La mort est notre hôte.



C'est entendu, on meurt, mais pourquoi
agoniser?



J'accepte la mort, non la vieillesse.



Notre espoir est démesuré, il s'étend au
delà du tombeau.



Institut kurde de Paris

ANECDOTES

LA VIGNE STÉRILE

Par un labeur acharné, on peut arriver à fléchir la volonté de Dieu. Cette histoire en témoigne.

Un saint errait parmi des vignes dont les grappes étaient mûres. Le promeneur pria le vigneron de lui en offrir une.

Ce dernier répondit que son raisin n'était pas pour les mendiants.

— S'il en est ainsi, s'écria le saint homme indigné, fais en sorte, Seigneur, que cette vigne soit toujours stérile !

Dieu entendit l'étrange prière.

Durant trois ans, le vigneron peina sans

relâche. Aussitôt formé le raisin se dessé-
chait sur sa tige, et, de sa malechance, le
pauvre homme accusait le diable en se
croyant damné.

Dieu finit par regretter sa rigueur. Et,
de nouveau, les grains mûrirent et pen-
dirent sur les ceps en grappes bleues et
vermeilles.

Le saint homme en éprouva du dépit.

— Je t'avais demandé, Seigneur, de
priver à jamais cet homme de sa récolte,
s'écria-t-il vindicatif.

Par la voix de l'ange Gabriel, Dieu
répondit ;

— Il a tant travaillé qu'à la fin j'ai eu
honte!...

• •

DES RUINES

Sous le règne d'un roi de Botan, le
peuple, écrasé d'impôts, gémissait. Tout le
pays n'était que ruines, cependant qu'en
son riche palais le roi, insouciant, menait
joyeuse vie.

Un jour qu'il longeait un mur dégradé
où nichaient deux hibous, il entendit ce
dialogue édifiant :

— Mon fils pense au mariage, disait
l'un des oiseaux, voudrais-tu lui donner ta
fille?...

— Ta requête m'honore, répondit

l'autre. Oserais-je te demander quelle serait la dot!...

— Que puis-je offrir sinon des ruines, avec le tyran qui nous gouverne? soupira le premier hibou.

A cette révélation, le roi troublé, exila les ministres qui l'avaient tenu dans l'ignorance d'une si profonde misère.



LA GRAPPE EN OR

Le roi de Botan, dans un but charitable, fit placer une cloche sur le pont de Djésireh.

— La première fois que cette cloche tintera pour un appel, dit-il, j'exaucerai le vœu du plaignant.

Bientôt, à toute volée, sonna la cloche.

Les habitants se précipitèrent et virent, au long de la corde, un serpent enroulé.

— Délivrez-moi! sifflait le reptile incommodé.

Il venait d'avaler une gazelle dont les cornes restaient plantées dans sa gorge.

Bien que le serpent soit l'ennemi de l'homme et des gazelles, le roi, fidèle à sa parole, ordonna qu'on le secourût.

Ainsi fut fait. On scia les cornes et le serpent revint à la vie à l'instant où il allait trépasser.

Le lendemain, le prince l'aperçut dans son domaine :

— Que portes-tu dans ta gueule ? demanda-t-il.

— Une grappe en or. Ne le vois-tu pas?...

— Et d'où vient cette grappe merveilleuse ?

— Du jardin de tes aïeux, dit le serpent. Ils étaient justes et bons : tu leur ressembles.



LE MALHEUR DE DIEU



L'envoyé du Sultan, à Diarbekir, fit appeler les Kurdes et, leur montrant une chèvre, leur demanda :

— Comment s'appelle cet animal que je compte offrir au Sultan ?

— Une chèvre, répondirent les Kurdes sans détour.

— Vous osez appeler chèvre le cadeau que j'offre au Sultan ! protesta le vizir. Cette insolence mérite la prison.

Les Kurdes ne purent se libérer qu'en versant une somme importante.

La même question fut faite aux Arméniens qui crurent malin de répondre :

— C'est un coursier, un superbe coursier.

— Vous moquez-vous ? protesta le cupide vizir, c'est une chèvre.

Pour échapper à la prison, les Arméniens durent payer une rançon élevée.

Quand vint le tour des Juifs subtils, ceux-ci répondirent en courbant la tête :

— C'est le malheur de Dieu. O grand vizir, dis-nous tout de suite combien il faut payer.



LE TOMBEAU BLANC

Un pâtre jouait de la flûte au bas d'une colline. Lorsqu'il entendait les sons mélodieux, un serpent, charmé, se coulait hors de son trou et dansait.

Après quoi, pour témoigner sa reconnaissance, il laissait tomber une pièce d'or au pied du pâtre.

Celui-ci partit pour la Mecque. Auparavant, il pria son fils de continuer à jouer de la flûte pour l'agrément de son ami.

Le jeune homme bientôt se lassa de cette obligation. Et, tandis que le serpent dansait, prenant un bâton, il le frappa violemment.

Le serpent, irrité, voyant sa queue coupée mordit son agresseur qui en mourut.

Quand le pèlerin revint de la Mecque, on lui apprit que son fils reposait, au bas de la colline, dans un tombeau blanc.

Le pâtre reprit sa flûte. Le serpent prudemment montra sa tête hors de son trou, mais n'eut garde d'en sortir.

— N'étions-nous pas amis, naguère? demanda le musicien.

— Nous étions amis en effet, concéda le reptile, mais tant que tu pourras voir ce tombeau blanc, et tant que je traînerai honteusement cette queue coupée, il ne pourra être question d'amitié entre nous.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Étude sur la poésie kurde</i>	1
<i>Proverbes</i>	35
<i>Anecdotes</i>	159
La vigne stérile	161
Des ruines.	163
La grappe en or	165
Le malheur de Dieu.	167
Le tombeau blanc	169

IMP. BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG — 1936

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Bn. 20